

La réalité est dans notre tête

Keane de Lodge Kerrigan

André Roy

L'animation en question

Number 125, December 2005, January 2006

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25479ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roy, A. (2005). Review of [La réalité est dans notre tête / *Keane de Lodge Kerrigan*]. *24 images*, (125), 57–57.

La réalité est dans notre tête

par André Roy

Keane – le film comme son héros – est réaliste. C'est une plongée dans un enfer, tout autant la ville de New York que parcourt nerveux, traqué comme une bête le personnage principal et presque unique du film de Lodge Kerrigan, que l'espace restreint qu'est son cerveau – probablement dérangé, se dit-on dès les premières minutes du film. Keane fait tellement corps avec le décor misérable, dégradé que sont la gare de Port Authority qu'il squatte quasiment, et l'hôtel minable où il loge pour une semaine, que la réalité est restituée dans un spectre concret de gestes et de regards – plus que de paroles : Keane murmure, baragouine quelques phrases en une heure et demie –, qui l'alourdissent l'envahissent, la rendent menaçante. Une rue, un magasin, les enseignes au néon, les couloirs d'une gare sont autant de signes qui marquent un univers terrifiant par ses bruits, ses sons, sa lumière, mais un univers innervé par la présence de Keane, un homme schizophrène – à moins qu'il ne soit psychopathe, le film nous laissant dans l'énigme de sa démente. Keane est ce pauvre héros qui se perd dans une réalité que ses obsessions rendent certes floue, mais qui est contradictoirement extrêmement prenante et présente parce qu'elle lui colle à la peau comme la saleté à un vêtement.

Mais pour que ce réalisme produise tous ses effets – ici de paranoïa et de claustrophobie –, il a fallu qu'il se fusionne au corps même de ce Keane à la recherche de sa fille, prétendument enlevée il y a quelques mois et disparue depuis. Cette fusion est obtenue par une caméra à l'épaule qui ne le quitte pas d'une semelle. Une fusion qui permet que s'auto-engendre la fiction du film et que le personnage naisse, se développe et se consolide – pour ne faire qu'un bloc – devant nous. On dirait même que cette caméra le



Le personnage de Keane est lui-même la caméra, il est le regard qui nous entraîne, il est notre regard.

pousse pour qu'il avance, pour qu'il décide de son chemin au fur et à mesure qu'il se déplace. Plus même : le personnage est lui-même la caméra, il est le regard qui nous entraîne, il est notre regard. Le filmage nous force à entrer dans le corps de Keane (d'une présence lourde), dans sa tête (malade), à faire un travail (difficile) de déchiffrement de ses déambulations et de sa raison.

C'est ainsi que Lodge Kerrigan pratique un cinéma de l'enfermement, non des personnages mais du spectateur, pour faire de ce dernier l'otage de son filmage. Nous ne sommes pas dans un cinéma de l'écart et de la béance, mais de la greffe, de la suture à partir desquelles l'action se délie en un double et antagoniste effet : si le spectateur est enfermé dans le cadre, est fait en quelque sorte prisonnier de la fiction, le personnage, lui, semble pourtant y échapper, marquant par toute une série de signes son extériorité, par exemple par cette manière de monologuer, de se parler à lui-même (qui est l'un des traits reconnus de la schizophrénie). C'est la psychose qui décide du parcours de Keane, le quadrille, le decode (de manière délirante) et le marque (comme un animal marque son territoire).

Ainsi tout est confusion, perte pour le spectateur. Le filmage de Kerrigan est un acte de défiance vis-à-vis de lui, l'empêchant de refaire le monde de Keane. La réalité est une zone mouvante, défendue ou oubliée. Mais le cinéaste le fait en toute logique avec la « personnalité » de Keane, cet être qui ne peut créer aucun lien avec les autres, qui est

inapte à toute connexion sentimentale (voir sa relation avec la mère de cette gamine qu'il décidera d'amener avec lui à la fin du film), maladroit et limité socialement. Le spectateur devient en quelque sorte l'ennemi anonyme que Keane poursuit de sa vengeance. Résultat : un cinéma qui semble avoir banni tout effet de distanciation en établissant une ambivalence qui fait de la vision du spectateur, de celle du personnage et de celle du cinéaste une seule et même chose. Le héros engloutit le monde et nous avec. La réalité est en lui, mais également en nous, spectateurs. L'enfer, ce n'est donc pas étrangement les autres, mais Keane lui-même, et nous par le fait même.

C'est à une expérience amphibologique de la perception que nous convie Lodge Kerrigan, peut-être pas nouvelle mais renouvelée, en nous faisant passer par la dimension psychologique de son personnage, en nous faisant entrer dans sa tête, en nous enchaînant à sa logique de fou. La réalité est ainsi déréalisée sans que le réalisme du film en soit perdu, car celui-ci conserve et circonscrit toutes les actions, les organise en un scénario qui résiste à la naturalisation de son énoncé, c'est-à-dire qui demeure arbitraire et impitoyable. Le réalisme est ainsi plus que la réalité, et le spectateur sait très bien que quelque part Keane invente tout, tant pour lui que pour nous. **RF**

États-Unis, 2004. Ré. et scé. : Lodge Kerrigan. Ph. : John Foster. Mont. : Andrew Hafitz. Int. : Damian Lewis, Abigail Breslin, Amy Ryan. Prod. : Steven Soderbergh et Andrew Fierberg. 100 minutes. Couleur.

